

l'École des lettres

www.ecoledeslettres.fr



*« Une bouteille dans la mer de Gaza »
de Valérie Zenatti,
du livre au film*



Valérie Zenatti
Une bouteille dans la mer de Gaza

Médium

« Une bouteille dans la mer de Gaza », de Valérie Zenatti, du livre au film

3 « Une bouteille dans la mer de Gaza » : le roman

par Laurence Bonin-Descurninges.

9 « Une bouteille à la mer » : le film

par Norbert Czarny.

19 Entretien avec Valérie Zenatti

par Norbert Czarny.

27 Israël, Palestine : chronologie

Ce numéro est dédié à Laurence Bonin-Descurninges

L'École des lettres des collèges, revue pédagogique mensuelle éditée par l'École / l'école des loisirs SA, 11, rue de Sèvres, 75006 Paris. Président, directeur de la publication: Jean-Louis Fabre; directeur de la rédaction: Claude Riva; rédactrice en chef adjointe: Marie-Hélène Sabard; secrétaire de rédaction: Léonore Nielsen, iconographe: Sylvie Dalle. CPPAP: 1115 T 85664. ISSN: 0761-3903. Dépôt légal: 1^{er} trimestre 2012. Imprimerie Berger Levrault Graphique, 2780, route de Villey-Saint-Étienne, 54200 Toul.

SERVICE ABONNEMENTS : tél. 01.55.56.70.42 - fax 01 55 56 70 91. L'abonnement annuel (8 numéros, accès aux ressources en ligne): particuliers 36 €, établissements : 70 €

RÉDACTION: 11, rue de Sèvres, 75006 Paris.

Tél. 01.42.22.94.10 – courrier@ecoledeslettres.fr

www.ecoledeslettres.fr – www.ecoledeslettres.fr/blog



Découverte de la lettre envoyée par Tâl © TS Productions, 2011

« Une bouteille dans la mer de Gaza », de Valérie Zenatti : le roman

Le titre du roman de Valérie Zenatti, *Une bouteille dans la mer de Gaza*, peut surprendre par sa manière de combiner deux expressions « connues » mais qui ne nous viennent pas ensemble à l'esprit : « une bouteille à la mer » et « la bande (plutôt que la mer d'ailleurs) de Gaza ».

Cette utilisation d'une locution assez ancienne, image un peu « usée », réveillée par l'évocation d'un endroit du Proche-Orient, enjeu de conflits israélo-palestiniens, est pourtant révélatrice de deux aspects fondamentaux du livre, porteur d'espoir au cœur d'une situation *a priori* désespérée mais aussi ancré dans une réalité géopolitique précise, très présente dans l'actualité.

Une bouteille dans la mer de Gaza se compose essentiellement d'une correspondance fictive entre une jeune fille israélienne et un jeune homme palestinien, correspondance dans laquelle s'insèrent des passages, rédigés

par l'un et l'autre, qui relèvent de l'écrit intime ou du journal. Cet échange se place d'emblée sous les ailes des colombes de deux poèmes, israélien et palestinien, évoquant la paix.

Tal, l'héroïne grâce à qui l'histoire se déclenche, est une lycéenne israélienne plutôt favorisée, malgré les circonstances. Elle vit dans une famille unie et chaleureuse, aisée, poursuit tranquillement ses études, a une meilleure amie et un petit ami très proches d'elle...

Mais nous sommes à Jérusalem, et cette vie facile en apparence est régulièrement marquée par des attentats et secouée par la violence qui n'en finit pas de repousser dans un avenir de plus en plus incertain les espoirs de paix. Or, les parents de Tal ne sont pas des extrémistes, loin s'en faut, et s'ils aiment avec passion leur terre et leur ville, son père surtout, ils souhaitent la partager, aspirent à la paix, et ont

élevé leurs enfants dans cette idée. Ce n'est donc pas par hasard si un jour, à la suite d'un attentat perpétré près de chez eux, leur fille décide de provoquer une correspondance avec une jeune fille palestinienne. Elle veut participer, à sa modeste manière, à l'œuvre de paix, et tenter quelque chose pour se rapprocher des « ennemis ».

Sa première lettre, manuscrite, dans laquelle elle se présente et explique ses intentions, est effectivement glissée dans une bouteille, selon la tradition prêtée aux naufragés.

L'adolescente confie à son frère le soin de la jeter dans la mer de Gaza, puisque celui-ci effectue son service militaire dans cette région. Mais Eytan, plus réaliste, moins « romantique » que sa sœur, ne suit pas tout à fait ses consignes, à la fois pour la protéger et pour ne pas la décevoir. Il enfouit à moitié la bouteille dans le sable, sur la plage, et surveille.

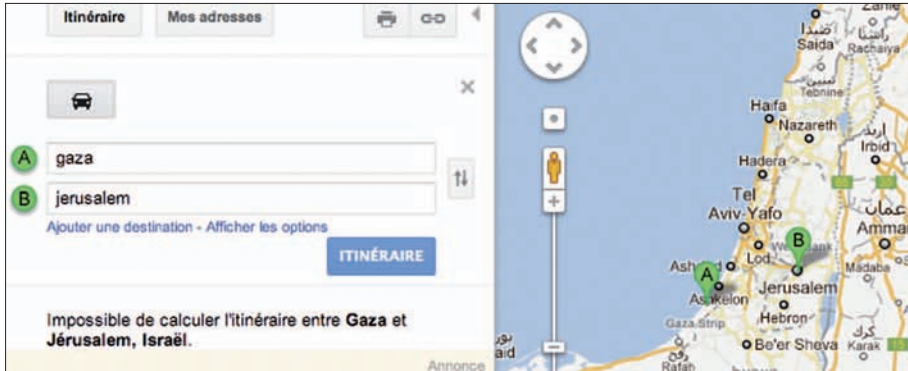
C'est un jeune homme, et non une fille de son âge, comme Tal s'y attendait, qui lui répond, en se cachant longtemps sous le pseudonyme de Gazaman (elle-même a choisi celui de Bakbouk, c'est-à-dire « bouteille », ce dont il se moque). Leur correspondance s'instaure par l'intermédiaire d'Internet et en hébreu, détails matériels auxquels la rêveuse jeune fille n'avait pas songé. Précisons tout de suite que malgré ce support technologique « moderne », il s'agit de véritables lettres – même si certains messages urgents sont parfois brefs –,

très travaillées, car les deux personnages aiment écrire et s'intéressent à l'écriture de l'autre.

Ce point est important : il justifie la qualité de leur expression (sans exclure un langage familier tout à fait spontané par moments), qualité qui « passe » très naturellement, comme « passe » bien, quand elle est expliquée, l'excellente connaissance de l'hébreu, inattendue chez un jeune Palestinien, dont fait preuve le mystérieux correspondant. Cette qualité d'écriture se retrouve par ailleurs dans les écrits que chacun garde pour soi.

On ne peut pas dire que l'échange réponde au début à ce que Tal en attendait. Gazaman, manifestement plus âgé, plus mûr, plus dur peut-être, se moque d'elle, de ses naïvetés, de ses bons sentiments, de ses rêves, de sa bonne conscience, de ses idéaux. Il se montre brutal parfois, ses messages se font attendre et révèlent peu de lui-même, alors que Tal se raconte avec beaucoup de confiance.

Mais la jeune fille n'est pas seulement, comme il feint de le croire, une adolescente gâtée, voire un peu superficielle. Elle est tenace, pleine d'humour, et veut agir. Malgré les rebuffades, elle ne lâche pas prise et s'accroche. Elle ne connaît rien de la vie du jeune homme, du quotidien dans la bande de Gaza, de la mentalité de la population « parquée » sur ce territoire si éloigné de son monde. Soit, elle ne demande qu'à découvrir, à comprendre, à tendre la main.



Capture d'écran de l'itinéraire de Gaza à Jérusalem,
« impossible à calculer » sur Google Maps

Alors, au fur et à mesure que s'écou-
lent les six mois pendant lesquels ils
s'écrivent, Gazaman se laisse appro-
cher, presque malgré lui. De nom-
breuses zones d'ombre demeurent
pourtant, et demeureront, pour Tal
comme pour nous, jusqu'aux révéla-
tions de la dernière lettre. Mais la vie
quotidienne des deux personnages se
construit peu à peu sous nos yeux, plu-
tôt secrète du côté de Gaza, exposée à
nos regards quand il s'agit de la jeune
fille. Celle-ci, en veine de confidences,
donne de nombreux détails à son cor-
respondant et le harcèle de questions
pour qu'il lui offre à son tour quelques
révélation sur lui-même.

Nous en savons un peu plus qu'elle
sur Naïm (qui avouera son prénom
assez tard) car il écrit depuis long-
temps, pour « tenir », des pages où il se
confie mais qu'il détruit ensuite. À sa
manière, lui aussi est un peu un privi-
légié, car il n'appartient pas à une des
familles qui survivent difficilement
dans les camps de réfugiés.

En effet, il a lui aussi été élevé pour
devenir l'un de ceux qui construiraient
la paix et n'a pas grandi dans
un milieu anti-israélien. Il a même
côtoyé des Israéliens, les a découverts
sympathiques, accueillants, et a failli
se « perdre » par amour. Il rêve de
paix, mais son quotidien est beaucoup
plus difficile, matériellement, humainement,
que celui de Tal, et la révolte
gronde en lui, à l'étouffer, même s'il
ne sombre pas dans la violence.

Chacun découvre la douleur de
l'autre : les attentats, les représailles, les
victimes innocentes, la peur. Aucun
ne se réjouit quand la mort frappe,
indifféremment, dans les deux camps,
et, si les événements s'aggravent, cha-
cun attend avec fébrilité des nouvelles,
angoissé à l'idée que l'autre soit
blessé, ou pire. Car à force de s'écrire,
de s'invectiver parfois, de s'écouter
malgré tout, ils ont réussi à tisser un
véritable lien entre eux, une étrange
amitié, qui, selon les jours, leur cause
autant de tourments que de joies. Et

pendant ce temps, le monde, pris de folie meurtrière et dont ils sont prisonniers, continue à tourner, sans qu'ils y puissent grand chose.

Valérie Zenatti nous plonge grâce à ce roman au cœur d'une réalité dont les informations nous parlent trop souvent mais dont nous ignorons tout pour la plupart d'entre nous, nos élèves en particulier.

Comment concevoir qu'il existe une « gradation » des attentats, selon le nombre de victimes, que l'on s'habitue à vivre la peur au ventre, à trembler pour chaque minute de retard, à s'interdire toutes sortes d'activités, de lieux, de moments, par sécurité, à se cacher pour correspondre avec l'« ennemi » ? Comment imaginer la vie de ses proches et la sienne propre sans cesse menacées, la mort possible chaque jour ? Comment croire qu'il arrive un moment où l'on ne supporte plus le flot d'horreurs déversées en continu par la radio et la télévision après chaque attentat ? Nous découvrons la guerre, au jour le jour, sans combats, sans l'affrontement entre deux armées, authentique guerre pourtant, telle que la subissent les populations civiles.

L'auteur réussit par ailleurs, en dépit d'un sujet aussi grave, à introduire une réelle joie de vivre dans le roman, et un humour salvateur. Les deux jeunes gens dont elle nous dresse le portrait y sont pour beaucoup, si différents soient-ils l'un de l'autre, comme cela se lit déjà dans leurs styles respectifs.

Ils sont proches sur bien des points, ayant reçu en partage la douleur, le désespoir parfois, mais aussi le même besoin, vital, de se protéger de l'horreur qui les entoure, de croire en l'avenir. Tous deux font preuve d'humour, d'un humour noir souvent, « juif », se permet d'ironiser Tal quand Naïm la provoque ou se moque de lui-même avec une certaine agressivité.

Heureusement aussi, il leur reste encore pour l'une un environnement chaleureux, pour l'autre ses amis de l'ONG et surtout ses secrets et ses espoirs, qu'il parvient, tendu vers le but à atteindre, à défendre contre les « intrusions » de l'agressivité alentour.

Même si chacun d'eux, à un moment, s'est interrogé sur la nature exacte de leur relation virtuelle, croyant frôler l'amour, l'essentiel de leur aventure unique est à chercher ailleurs, du côté du combat sans cesse recommencé pour faire en sorte que les mains tendues se rejoignent enfin.

Pour conclure en poésie à propos de ce roman qui s'ouvrirait sur deux poèmes, si « *Le vrai sage est celui qui fonde sur le sable / Sachant que tout est vain, dans le temps éternel* » (Henri de Régnier, 1864-1936), alors Tal, la « rosée du matin », et Naïm, le « paradis », se comportent en sages, essayant de fonder la paix sur les sables qui bordent la mer de Gaza.

LAURENCE BONIN-DESCURNINGES

Prolongements possibles

Histoire-géographie

Il paraît indispensable, même si les protagonistes fournissent à certains moments des précisions et des narrations révélatrices, de collaborer avec le collègue d'histoire-géographie pour présenter le plus clairement possible le contexte du conflit israélo-palestinien, tant la situation au Proche-Orient est complexe.

Il serait intéressant que cette étude puisse s'ouvrir après que les élèves aient travaillé sur la seconde guerre mondiale.

Oral

L'organisation épistolaire du roman, en deux «voix» distinctes, permet d'envisager un travail de lecture orale, voire de brève mise en scène, offrant à Tal et Naïm la possibilité de dialoguer «en chair et en os», ce que la réalité leur interdit dans le roman.

Le rôle essentiel joué par Internet peut conduire à organiser un débat sur son utilité dans les situations où l'information est surveillée ou interdite (guerres, dictatures), sur l'ouverture au monde et la démocratisation qu'il permet, mais aussi sur les dangers de ces relations masquées où tout est possible, y compris le pire (dans la sphère publique ou privée).

Les personnages abordent d'ailleurs la question et cela élargira la vision

souvent limitée que nos élèves ont de cet outil de communication.

Vocabulaire

La gamme des sentiments éprouvés par les deux personnages est très large (peur, colère, attente, espoir, joie, douleur) et peut donner lieu à un relevé, à exploiter ensuite, après l'avoir éventuellement complété, dans le cadre d'une expression écrite personnelle.

Le sens des mots et les problèmes d'incompréhension liés à leur interprétation (par exemple, selon le camp, la différence entre un terroriste et un combattant) peuvent déboucher sur une réflexion, voire sur un «glossaire» (les personnages parlent de se mettre d'accord sur le langage). Cela permettra de mieux comprendre le poids des mots et l'importance d'être précis. Les élèves mesureront, à partir de cette situation extrême, à quel point les mots sont capables d'éloigner ou de rapprocher.

Dans certains passages, Tal et Naïm se retrouvent dans l'impossibilité de parler, parce que la souffrance est trop grande, parce qu'il semble ne plus exister de mots pour dire l'horreur. Ce peut être l'occasion d'évoquer, sans trop approfondir bien sûr, la notion d'indicible, et – en liaison, encore une fois, avec le programme d'histoire – le problème toujours posé de la possibilité, ou non, de transmettre une

expérience « inhumaine », comme celle de la Shoah. Si l'on aborde cette question, on pourra observer que la parole joue un rôle libérateur pour Tal et Naïm.

Lecture

Après lecture du roman, on proposera d'autres œuvres aux élèves, entières ou en extraits, qui ont trait à la guerre. Ces ouvrages pourront évoquer un conflit particulier entrant dans le programme d'histoire ou aborder la guerre de manière plus générale.

Les caractéristiques propres au *roman épistolaire* feront l'objet d'un travail particulier qui ouvrira sur d'autres romans, classiques ou contemporains, utilisant ce procédé.

Le roman, de par sa localisation et ses personnages, permet de découvrir des terres et des cultures différentes (l'une par rapport à l'autre, et toutes deux par rapport à nous, même si Tal ressemble beaucoup à une jeune Européenne et si les paysages du Proche-Orient sont « parents »), et de relever ce qui nous est étranger.

Les différences de ton, selon les protagonistes bien sûr, mais aussi selon que l'écrit est destiné ou non à être lu, conduisent à s'interroger sur le statut de l'écrit : écrit-on pour soi ou bien pour l'autre, et quels choix cela implique-t-il ?

Le poids du secret apparaît souvent, car Tal et Naïm cachent leur correspondance, leurs écrits, et souffrent de devoir le faire, et l'expression

même de cette dualité est intéressante à étudier.

Le besoin d'être seul, de garder une part d'intimité, est particulièrement intense et douloureux chez Naïm, et trouvera sans aucun doute un écho chez nos lecteurs, même s'ils ne vivent pas dans un milieu où la collectivité joue un rôle aussi lourd.

Les descriptions de lieux, aimés ou détestés, chargés de sens en tout cas, sont très intéressantes elles aussi, en elles-mêmes et par les commentaires qu'y ajoutent leurs auteurs.

Les épisodes heureux et malheureux racontés par Tal ou Naïm, intimes ou collectifs, peuvent être mis en parallèle, car les différences de narration selon le type d'événement sont saisissantes.

Écriture

Les élèves auront plaisir à rédiger d'autres lettres en respectant les comportements des personnages ou en les faisant évoluer de manière différente, ou même sans rapport direct avec l'histoire, si l'on veut privilégier d'autres aspects (expression de soi, appui sur des textes, etc.).

Chacune des pistes de lecture importantes peut déboucher sur des travaux d'écriture : écrits intimes, narration d'un souvenir marquant, expression de sentiments extrêmes, description de lieux essentiels, présentation d'horizons différents et « dérangement ».

L. B.-D.

«Une bouteille à la mer», de Thierry Binisti d'après le roman de Valérie Zenatti

Bagdad, Kaboul, Gaza... ces mots suffisent à engendrer des images sans fin de violence. Mais, pour certains, seuls des fanatiques hantent ces villes, tirant à vue, au milieu des trous créés par les obus, lors des bombardements de représailles qui suivent les attentats. Or des personnes vivent dans ces lieux, des femmes font leurs courses, des enfants jouent, des cafés accueillent les clients. Le poids des clichés est tel que le titre du roman de Valérie Zenatti, *Une bouteille dans la mer de Gaza*, est devenu à l'écran *Une bouteille à la mer*.

Le film de Thierry Binisti raconte de manière simple et émouvante l'histoire de deux jeunes gens vivant à Jérusalem et à Gaza – des «ennemis» *a priori* – qui communiquent par Internet et dont on découvre la vie quotidienne. Les acteurs s'expriment dans les trois langues qui compteront : l'hébreu, l'arabe et le français.

On verra que certains choix de l'adaptation – à laquelle a participé

Valérie Zenatti – apportent beaucoup à ce que le roman donnait déjà : un regard distancié et complice à la fois, mettant en relief l'humanité de deux protagonistes qui ne vivent pas seulement dans la terreur ou dans la haine. La présence de la langue française comme instrument de sa liberté pour Naïm et le fait que la famille de Tal soit fraîchement arrivée à Jérusalem sont des apports intéressants.

La mise en place du cadre

Un plan du film montre sur l'écran d'un ordinateur une carte des lieux. Entre Gaza et Jérusalem, une petite centaine de kilomètres. Entre Tal et Naïm, un monde. Jusqu'à la dernière séquence, on suivra en parallèle l'existence de ces deux jeunes qui ne

parviennent pas à se rencontrer, sinon en s'écrivant.

Tout commence par du son, sur le générique de début. Des voix, la rumeur d'une ville israélienne puis le bruit terrible d'une explosion. On est au cœur de Jérusalem et une bombe posée dans un café est le déclencheur de l'action.

Puis une bouteille jetée dans la Méditerranée revient s'échouer sur la plage. On comprend que le frère de Tal, encore soldat, est celui qui a lancé cette bouteille, mais le rôle du jeune homme est moindre que dans le roman. Au début comme au dénouement, il était l'instrument, celui qui provoquait la rencontre. On le verra peu dans le film, davantage centré sur le duo formé par Tal et Naïm.

Quelques jeunes gens sont là, qui plaisantent, s'amusent. On ne sait au juste lequel parmi eux emporte avec lui la bouteille; on ne les distingue pas et, par rapport au lecteur, le spectateur reste un temps désorienté. D'autant plus que la caméra nous ramène en Israël où un groupe de lycéens se rend en car scolaire vers Massada, au bord de la mer Morte. Là où, en 73 ou 74 après J.-C., enfermés dans cette forteresse qui surplombe le désert du Néguev, les Juifs qui résistaient aux Romains se sont suicidés plutôt que de se rendre. Avec les combattants du ghetto de Varsovie, ils incarnent l'esprit de sacrifice qui forge une nation.



*L'anniversaire de Tal (Agathe Bonitzer)
© TS Productions, 2011*

Massada rappelle cette mémoire, mais la citadelle témoigne également d'une forme de fatalisme : Israël serait prête à disparaître comme Massada plutôt que de se rendre à l'ennemi.

La famille de Tal, l'héroïne israélienne que l'on découvre dans les plans suivants, est arrivée de France depuis peu de temps. Le père de Tal idéalise le pays. Il a retrouvé à Jérusalem les gestes sans doute oubliés de la tradition religieuse et son propos est souvent patriotique, avec l'excès que cela suppose. Pour mémoire, les parents de Tal dans le roman de Valérie Zenatti étaient des Israéliens de gauche, pacifistes.

Tal doit prendre un bus pour aller au lycée et, en ces années d'Intifada, elle redoute un attentat lorsqu'elle croit voir des passagers suspects. La prise de vue caméra à l'épaule choisie par le réalisateur ajoute au sentiment d'identification avec la jeune fille.

En contrepoint, ou en parallèle, procédé qui reviendra souvent, le groupe de copains gazaouis de Naïm («Gazaman») assiste à un bombardement d'une terrasse de la ville. Le quotidien est fait de peur et de violence, mais le réalisateur n'en montre pas les effets les plus dramatiques.

De la terrasse de Gaza on passe à un balcon de Jérusalem sur lequel la famille de Tal célèbre Soukkot, la fête des Cabanes, qui rappelle les quarante années d'errance dans le désert, après la sortie d'Égypte. Cette fête qui se déroule en automne, après Rosh ha-Shanah et Yom Kippour, est un repère. Elle montre le père de Tal et les siens, sans doute venus en Israël comme on revient aux sources. D'une scène à l'autre, le même sentiment domine, celui de la joie.

Des jeunes comme tous les autres

L'échange de courriels explique l'impatience autant que le besoin de secret de Tal. Dans son cybercafé, Gazaman est aussi inquiet qu'elle; il craint d'être repéré et dénoncé aux autorités. Le Hamas laisse peu de marge à la population et ce que fait Naïm est une transgression des plus graves, une sorte de trahison.

Tal est quant à elle à l'heure des métamorphoses. Une série de plans

le montre. Elle se heurte à ses parents dont elle supporte mal les questions et la présence, s'en va chez son amie Efrat, parle avec elle de son compagnon avec qui elle veut faire l'amour, demande à ce dernier de lui poser un piercing. Ils s'embrassent.



Gazaman – Naïm (Mahmoud Shalaby)
© TS Productions, 2011

Naïm est, lui, dans une réalité plus terre à terre et, en ce début de film, on apprend qu'il n'a plus de père, que son oncle, un commerçant bien installé, lui donne un peu de travail. Les livraisons qu'il effectue avec son cousin ne les mènent jamais loin. L'espace est clairement délimité à Gaza, et les points de passage ne permettent pas à toutes les marchandises de transiter.

En écho à ce peu d'espace à l'extérieur, on se rend compte, par le cadrage, que l'espace intérieur est aussi restreint, d'autant plus qu'une partie de la famille a trouvé refuge chez Naïm et sa mère, après la destruction de leur maison lors d'un bombardement. Naïm n'a ni espace, ni intimité, ni perspective.



Naim et sa mère (Hiam Abbas)
© TS Productions, 2011

L'espace s'élargit et la menace revient

La complicité avec Intessar, sa mère, est sans doute l'un des seuls soutiens pour Naim. L'humour et la compréhension de cette femme dont on apprendra qu'elle travaille comme infirmière (tel était aussi le métier du père dans le roman) ménagent un espace supplémentaire pour le jeune homme.

Le groupe d'amis est l'autre soutien de Naim. On apprend incidemment que le jeune homme comprend l'hébreu parce qu'il a travaillé dans les colonies installées dans le territoire avant 2002. C'est une différence avec le roman dans lequel il avait été ouvrier clandestin en Israël, parfaitement reçu par ses employeurs bientôt devenus ses hôtes. Le fait a beaucoup moins d'importance dans le film.

Mais le véritable déclencheur pour la suite de l'intrigue sera l'entrée de

Naim au centre culturel français de Gaza, où il commence à apprendre le français. Il en a d'abord besoin pour échanger avec Tal. Et pour s'affranchir d'une existence qu'il ne supporte plus, pour se donner des perspectives.

Les quelques plans ont une forte valeur symbolique. On le voit devenir assez vite l'un des étudiants les plus brillants, les plus motivés.

Plus loin dans le film, le poème *Inventaire* de Prévert rappelle la Palestine au jeune homme – « *Une pierre / deux maisons / trois ruines / quatre fossoyeurs / un jardin / des fleurs / un raton laveur* ». Et puis apprendre le conditionnel, mode du virtuel ou du souhait, est une évidence quand on habite Gaza. En somme, des choix peu anodins.

Le quotidien de Gaza le rattrape quand il se rend au cybercafé. Fortement soupçonné par les propriétaires du lieu, il est interpellé par la milice du Hamas, emmené dans un centre de détention, humilié et frappé. C'est la seule scène du film qui montre l'oppression régnant dans le territoire. Les militants de l'OLP, les laïcs et démocrates en désaccord avec la politique menée par le mouvement islamiste apporteraient des témoignages plus terribles. Mais cette seule séquence suffit.

Les plans mis en parallèle mettent en relief le quotidien de Tal et de Naim : elle lit, il s'ennuie. Mais bientôt l'accès à un ordinateur dans ce refuge

qu'est le centre culturel français modifie la donne. Ils peuvent de nouveau échanger. En outre, Naïm a bientôt une perspective, avec l'offre de bourse pour passer un an en France. Cette bourse va servir de fil conducteur jusqu'au dénouement. Elle donne sens à l'échange, permet aux deux protagonistes d'envisager une rencontre. Le passé français de Tal, son enfance à Créteil, donne une idée du lieu où ils pourraient se revoir.



Le cours de français au centre culturel de Gaza
© TS Productions, 2011

La vie de chacun se poursuit : Tal et son petit ami se retrouvent le soir du réveillon 2007-2008, Naïm aide son cousin à rénover et repeindre l'appartement dans lequel le jeune marié habitera et tout pourrait continuer ainsi.

Mais un écran de télévision montre les effets d'un nouvel attentat, moins violent que les précédents, mais réel : le 2 juillet 2008 le conducteur palestinien d'une pelleteuse a laissé son engin dévaler une rue de Jérusalem, tuant ou blessant des passants. Vu de

Gaza, c'est un acte d'héroïsme. L'écran de télévision sur lequel on assiste à la scène est l'un des documents authentiques insérés dans le film qui lui donnent sa force.

Quitter Gaza

Naïm en conflit avec son oncle dont il supporte mal le caractère autoritaire, est près de la rupture, et ne se réconcilie que grâce à l'entremise de son cousin. Un échange de courriels rapporte un souvenir, l'un des rares que l'on aura sur le père de Naïm : il ressemblait à Zohar Argov. Des images sur l'écran d'ordinateur de Tal montrent ce chanteur oriental israélien, idole du public séfaraïte. Cette proximité est à mettre en relation avec ce que l'on sait des distances, des frontières qui séparent des peuples méditerranéens par ailleurs très proches par la culture, les goûts, les habitudes.

Mais la décision de Naïm est prise, il veut quitter la ville et l'aide de Tal lui sera précieuse. Elle écrit pour lui la lettre de motivation qu'il doit joindre à sa demande de bourse.

Entre-temps, une année a passé puisque l'on voit la famille de Tal rassemblée sous la soukka sur la terrasse. Dans le roman, l'histoire durait six mois. On voit aussi – par des images documentaires – la manifestation de

commémoration de la mort de Yitzhak Rabin, premier ministre israélien assassiné par un étudiant juif extrémiste le 4 novembre 1995.

On ne peut échapper aux événements politiques qui rythment l'existence du Proche-Orient. C'est le mérite du cinéaste et de sa scénariste de l'avoir rendu sensible dans un film de fiction. Et le spectateur l'éprouve fortement quand les événements violents de la fin 2008 sont montrés dans l'appartement de Naïm par le bruit des bombardements, dans la chambre de Tal qui les découvre sur l'écran de son ordinateur, et chez ses parents qui assistent aux tirs de roquettes sur le sud d'Israël en regardant les informations de France 2. La virulence du père de Tal rappelle ce que l'on sait de ce personnage venu tardivement en Israël.

L'entrée des chars dans Gaza lors de l'opération «Plomb durci» et les scènes d'urgence dans l'hôpital gardent un ton documentaire par le choix, pour les scènes d'intérieur, de la caméra sur l'épaule. L'effroi des habitants est rendu en quelques plans.

Une fois encore, la fiction réussit là où les reportages télévisés, jouant sur le compassionnel, ne savent que mettre en scène les témoins éplorés. La guerre se raconte par ses victimes qui hurlent leur colère ou leur douleur, mais aussi par leur silence ou leur hébétude.

Vers le dénouement

On est donc en décembre, Tal fête son anniversaire quand arrive chez sa famille Thomas Morin, le professeur de français de Naïm à Gaza. Il apporte à la jeune fille un porte-clés et une photo. Les parents de Tal sont surpris et choqués; ils se disputent avec leur fille, disent leur peur, révèlent leur hostilité à cet échange qu'ils ignoraient. On retrouve, en mode mineur, ce que Naïm avait vécu à Gaza.



L'arrestation de Naïm à Gaza
© TS Productions, 2011

Tal et Naïm cessent d'échanger. On peut penser à une rupture. Un plan montre la jeune fille lors d'un cours d'histoire. Le professeur évoque le traité de Versailles et ses effets catastrophiques sur l'Allemagne. Le nazisme a trouvé dans ce document la matière de son ressentiment et la source de bien des arguments.

À Gaza, lors d'une trêve, la famille qui avait trouvé refuge chez Intessar peut repartir chez elle. Naïm retrouve

un peu d'espace, mais il en aura bientôt encore plus : un coup de téléphone lui apprend qu'il a obtenu la bourse pour se rendre en France.

Le terminal d'Erez

Peu avant de partir, Naïm a dû acheter le visa lui permettant de sortir. Ce premier obstacle est un jalon dans son parcours. La caméra bute sur les grilles, les enceintes, les cloisons de toutes sortes et les murs qui enserrèrent la ville. Plus que jamais, les personnages sont confrontés à cette réalité de l'enfermement, Gaza étant souvent comparée à une prison à ciel ouvert.

Naïm et Thomas doivent franchir le terminal d'Erez. Si, pour le second, ce n'est qu'une formalité, pour le jeune Palestinien, ce lieu entièrement vide fait de vastes espaces bétonnés et de portes successives ressemble à un labyrinthe. Le réalisateur insiste par des plans d'ensemble sur la dimension impersonnelle du lieu. Quand il retrouve enfin l'air libre, après avoir montré ses papiers aux militaires, Naïm est une frêle silhouette. Thomas l'attend pour le conduire en voiture

directement à Amman d'où décollera son avion pour Paris.

Dans un montage alterné, on voit Tal et son amie Efrat qui la conduit chercher ce point de passage sur les routes qui mènent à Gaza, la ville étant toujours vue de loin. La jeune fille espère encore voir son correspondant. Mais il faut se dépêcher, les militaires pressent Thomas et son voyageur de partir.

La bande-son fait entendre les paroles de Tal et celles de Naïm, en un parallèle qui bientôt ne fait qu'une rumeur confuse. Puis un ralenti, un gros plan sur Naïm enfin libre et un fondu au noir, avec de la musique, signent la fin du film.

Cette dernière partie du film mérite que l'on s'y arrête et qu'on la commente avec les élèves. La verra-t-on comme optimiste, donnant à penser qu'un jour Tal et Naïm se retrouveront ? Pessimiste, mettant en relief l'impossible rencontre entre la jeune Israélienne et son correspondant palestinien ?

Reste-t-on sur l'image de ces murs, de ce béton froid ? de Naïm filant vers la France et sans doute un avenir plus ouvert ? À chacun d'en juger.

NORBERT CZARNY
Académie de Versailles

« Une bouteille à la mer »

Trois questions pour orienter la lecture du film avec les élèves

Qu'est-ce qui donne sa dimension documentaire au film ?

Le film a été tourné à Jérusalem et dans des villes arabes israéliennes. Les seules images de Gaza qui soient authentiques sont celles qui montrent la ville de loin.

L'usage de l'hébreu et de l'arabe comme langues du film est un gage. Le français est la troisième langue, parlée dans la famille de Tal et étudiée au centre culturel français de Gaza.

Les sons renvoient eux aussi à la réalité d'Israël et de la Palestine. On sera attentif, dès le générique, aux bruits de Jérusalem, aux sons venus de la radio, puis, plus tard, de la télévision qui montre les événements violents.

Cependant, le cadrage serré du réalisateur met surtout en relief les personnages principaux. On le voit en particulier lorsque Tal prend le bus, angoissée par la présence de l'un des passagers, ou quand Naïm paraît minuscule dans le terminal d'Erez qui fait office de frontière entre Gaza et Israël.

La dimension culturelle ou cultuelle est également un élément documentaire : la fête de Soukkot et la cérémonie du mariage du meilleur ami à Gaza font partie de ces éléments qui permettent de situer les événements et de comprendre l'importance du sacré.

Comment la vie quotidienne des Israéliens et des Palestiniens est-elle rendue dans ce film ? En quoi cela vous surprend-il par rapport à ce que vous savez du conflit qui oppose ces deux peuples ?

On insistera sur le caractère banal, ordinaire, des deux héros. Ils n'incarnent rien, sinon eux-mêmes. Ce sont des jeunes gens qui ont les préoccupations de tous les jeunes, n'importe où dans le monde : l'amour, l'amitié, le futur et ses incertitudes, la famille, l'école ou les études, le travail et l'argent, la fête. Un simple relevé de scènes montrant ce qui les intéresse ou les occupe suffira.

Cette représentation de la vie quotidienne va bien sûr à l'encontre de tous les clichés télévisuels ou journalistiques sur « les événements du Moyen-Orient ». Cette zone n'existe que par la violence qui y règne, les propos des extrémistes des deux bords, le fanatisme des uns et des autres.

Les auteurs du film ont resserré l'intrigue sur ces deux êtres, sur ce qu'ils vivent et ressentent : Naïm aspire à la liberté, à un espace plus vaste et ouvert, Tal souhaite s'affranchir de sa famille et trouver par l'échange de courriels un autre qui lui soit proche sans nier les différences.

Comment l'espace dans lequel vivent les personnages est-il figuré? Comment le cinéaste montre-t-il la peur et les contraintes de l'enfermement?

Le cadrage serré sur les personnages qui privilégie leurs points de vue détermine l'ensemble du film et, surtout, l'espace dans lequel il s'inscrit : étroit.

On ne voit pas grand-chose de Jérusalem. La ville se résume à l'appartement de Tal, aux rues qu'elle emprunte pour se rendre chez des amis ou au lycée, aux bus qu'elle doit prendre pour circuler.

L'espace reste limité, même lors du voyage à Massada dont la vue est pourtant impressionnante. Les élèves montent à pied jusqu'à la forteresse et ils entendent leur professeur leur expliquer ce qui s'y est déroulé mais ils ne voient pas tout le site. L'Histoire ou le présent sont plus puissants que la géographie et tout y ramène, tout le temps.

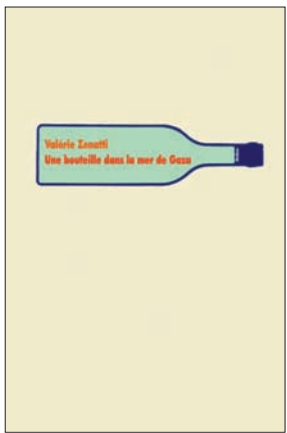
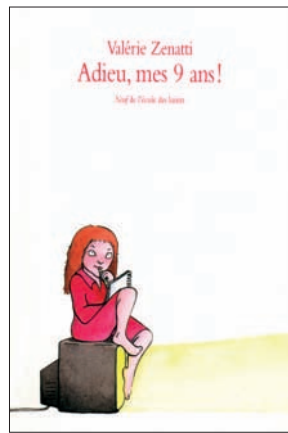
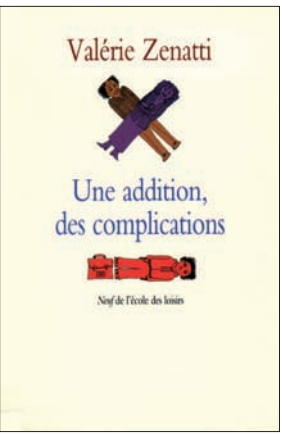
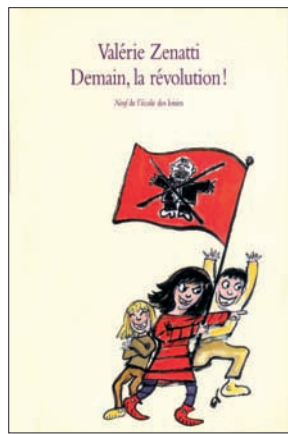
Cela vaut aussi pour Gaza. On sera bien sûr sensible aux plans montrant des grilles, murs, cloisons qui empêchent de voir plus loin. Naïm se heurte aux limites et vit dans l'inquiétude ou la peur. De même que l'on sentait la peur éprouvée par Tal dans le bus, on la perçoit chez Naïm quand il se rend dans le cybercafé, avant d'utiliser les postes du centre culturel français.

On s'arrêtera avec les élèves sur le passage de la frontière au poste d'Erez qui conclut le film. On pourra minuter la séquence pour voir combien il est long de franchir cet espace inquiétant.

N. C.



Le « mur de sécurité » érigé autour de la Cisjordanie et de Jérusalem © Elsa Fauconnet, 2010



Valérie Zenatti
dans les collections
« Neuf » et « Médium »
l'école des loisirs

www.ecoledesloisirs.fr

« Une bouteille à la mer »

*L'adaptation : apparitions,
disparitions et modifications*

Entretien avec Valérie Zenatti

Des apparitions : les copains de Naïm

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Dans votre livre, on a le sentiment que Naïm vit une certaine forme de solitude, d'isolement. Alors que dans le film, au contraire, le groupe surgit et, à rebours de tous les clichés, la joie de vivre aussi...*



Valérie Zenatti © C. R.

présenter Naïm comme un garçon solitaire. Dans un roman, on suit la parole du narrateur, on suit la vie du héros,

VALÉRIE ZENATTI. – Votre question me permet de revenir sur la crédibilité des personnages. En effet, dans le livre, il était facile de pré-

et on ne réclame pas de savoir ce qu'il se passe « autour ». Mais, au cinéma, les personnages existent physiquement à l'écran, il faut donc qu'il y ait un environnement : on ne peut pas filmer Naïm seul, tout le temps.

Pour incarner cette solitude, nous devons, paradoxalement, le montrer d'abord au milieu des autres, accompagné d'une bande de copains. Ensuite il apprend le français, ce qui le place un peu à l'écart, il ne peut plus tout dire à son cousin, il a du mal à vivre avec ceux qui l'entourent.

Par ailleurs, Thierry Binisti tenait beaucoup à ce que le film ne soit pas une chronique du conflit, mais à ce qu'il raconte la vie « des deux côtés ». Nous avons cherché la justesse, en rencontrant des jeunes Palestiniens de Gaza, en nouant des liens avec des gens qui vivent toujours là-bas, et nous avons créé cette bande de copains qui

permettait de jouer sur les contrastes entre le groupe et l'individu.

En outre, dans le livre, quand Tal reçoit la lettre, elle ne sait pas qui se cache derrière le pseudonyme de «Gazaman»: il y a un mystère sur l'identité de son correspondant. Or, à l'écran, ce mystère peut être levé immédiatement. Faire en sorte que le groupe trouve la bouteille, c'était maintenir ce trouble: ainsi, on ne sait pas tout de suite qui répond à Tal.

Une disparition: le père de Naïm

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Le père de Naïm disparaît dans l'adaptation. C'est un personnage qui, dans votre roman, incite à l'optimisme, rôle endossé dans le film par la mère de Naïm.*

VALÉRIE ZENATTI. – Oui, le film devait rester centré sur Tal et Naïm. On ne peut pas conduire une histoire dans laquelle les deux principaux protagonistes ne se rencontrent qu'à la fin en tissant autour d'eux une foule de liens affectifs. Et puis, assez tôt, le casting s'est porté sur Hiam Abbass pour interpréter la mère de Naïm.

J'ai pu lui proposer le rôle et l'écrire pour elle. C'est une actrice que j'aime et que j'admire. Avec une actrice de cette stature, l'ensemble tenait mieux sans le père, d'où sa disparition.



Hiam Abbass © TS Productions, 2011

Changement de famille

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Dans votre roman, la famille israélienne est pacifiste et ancrée depuis longtemps dans le pays, alors que, dans le film, il s'agit d'une famille de Français d'une orthodoxie exaspérante...*

VALÉRIE ZENATTI. – Ce changement, l'un des points principaux de l'adaptation, a été motivé par un impératif concret puisque financier: en effet, pour que le film puisse bénéficier de financements français, il fallait tout simplement qu'il «parle» français. Mais nous ne pouvions pas tourner entièrement en français comme les Américains tournent entièrement en anglais. Dans le cinéma français, les personnages doivent parler la langue

qu'ils sont censés parler spontanément et naturellement.

Nous nous sommes donc demandé comment introduire le français. C'est à ce moment-là que les producteurs et Thierry Binisti m'ont suggéré de donner ma propre trajectoire au personnage de Tal, celle de la fille d'une famille juive française installée en Israël. Ensuite, nous avons fait un gros travail avec le Centre culturel français de Gaza pour que le personnage de Naïm soit, lui aussi, crédible.

La langue française est quasiment devenue un personnage du film. C'est elle qui permet de dire certaines choses, qui fait que Naïm parvient à conquérir sa liberté. Bref, dans le film, le français devient très symbolique, ce qui n'était pas prévu au départ.

Cela dit, il existe, en Israël, des familles juives françaises de gauche. Mais Thierry Binisti trouvait plus intéressant que Tal se trouve en porte-à-faux avec sa famille, qu'elle se construise aussi contre elle. Maintenant, les membres de cette famille ne sont pas des fanatiques : leurs réactions sont davantage dues à leurs peurs qu'à leurs convictions. Ils disent des choses qui peuvent être entendues... quand on ne veut pas trop creuser et chercher la vérité.

Par exemple : « *On leur a laissé Gaza, ils ont élu le Hamas...* » C'est vrai, mais ce n'est pas si simple : on a laissé Gaza aux Palestiniens mais on les y a enfermés, on a interdit à des

camions transportant des vivres de passer par Gaza... C'est une situation de guerre.

Si, à l'âge de Tal, j'avais entretenu une correspondance avec un Palestinien de Gaza et que mes parents l'aient découvert, ils auraient été affolés, ils auraient eu peur, avant tout.

En choisissant, pour le livre, une famille idéaliste, j'avais envie de mettre la gauche face à ses contradictions. Mais je suis très heureuse de ce démarquage du film par rapport au livre : il a permis de dire d'autres choses.

Changement d'époque

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Dans le roman, Naïm a travaillé en Israël, où il a été plombier, carreleur, etc. Or, dans le film, c'est dans les colonies de Gush Katif, au sud de la bande de Gaza, qu'il a travaillé...*

VALÉRIE ZENATTI. – Le livre commence en 2003, à la fin de la seconde Intifada. Compte tenu de son âge, il était tout à fait normal qu'à l'époque Naïm travaille en Israël. Mais Thierry Binisti ne voulait pas se cantonner à cette période, il préférerait que le film se passe aujourd'hui.

Seulement, au cinéma, *aujourd'hui* ne veut rien dire car, entre l'écriture du scénario, le tournage et le montage, il peut s'écouler trois ans. Nous nous



Naim (Mahmoud Shalaby) et sa mère (Hiam Abbass) © TS Productions, 2011

sommes donc mis à courir après le temps. Il fallait ancrer le film dans une réalité ; or, là-bas, tout change sans cesse.

J'ai écrit le livre entre 2003 et 2004. Il est sorti en 2005. Israël a quitté Gaza au second semestre 2005. À partir de là, les Palestiniens n'ont plus pu sortir de Gaza. Après, il y a eu la guerre avec le Liban en 2006, l'accession au pouvoir du Hamas en 2007 et l'opération « Plomb durci » fin 2008. Nous ne pouvions pas faire comme si tous ces bouleversements n'avaient pas existé.

Nous avons donc décidé d'ancrer nos personnages dans les années 2007-2008 et début 2009. Seulement Naïm ne pouvait plus avoir travaillé en Israël : il n'en aurait pas eu l'autorisation. En revanche, il pouvait tout

à fait avoir travaillé dans des colonies jusqu'en 2006.

Et changement de titre

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Pourquoi le titre de votre livre, Une bouteille dans la mer de Gaza, est-il devenu Une bouteille à la mer ?*

VALÉRIE ZENATTI. – Pendant l'écriture du scénario et pendant tout le tournage, le film a conservé le titre du livre, *Une bouteille dans la mer de Gaza*. Et puis, assez récemment, nous avons pensé que la présence du mot « Gaza » pouvait laisser supposer que l'action

s’y déroulait exclusivement. Or elle se passe aussi à Jérusalem.

Comment montrer Gaza?

L’ÉCOLE DES LETTRES. – *Nos images de Gaza sont celles d’un monde où règne l’entassement, celles d’un monde clos... Comment avez-vous choisi de montrer Gaza?*

VALÉRIE ZENATTI. – L’entassement existe à Gaza, mais il y a également un quartier résidentiel et un centre commercial. Il y a aussi, à Gaza, des gens qui vivent dans des appartements, voire dans des maisons. Ils ne sont pas majoritaires, car les riches ne le sont jamais nulle part, mais ils existent.

Les images que l’on voit à la télévision ne sont ni tronquées ni fausses, mais elles sont incroyablement réductrices.

Nous n’avons pas choisi, pour le film, une famille très aisée, mais plutôt une famille de la classe moyenne. Nous voulions montrer comment, soudain, à cause de la guerre, tout le monde se retrouve entassé. Les liens que nous avons noués là-bas avant l’opération « Plomb durci », en 2008, se sont prolongés pendant cette guerre, et j’ai reçu des photos et des témoignages de familles entassées dans

un même logement car elles le pensaient plus sûr.

Notre choix s’est fait aussi à travers les contacts que nous avons avec le Centre culturel français de Gaza, à travers les gens que nous avons rencontrés à Ramallah. Ramallah n’est pas Gaza, mais nous y avons connu des réfugiés de Gaza qui ont quitté la région quand le Hamas a pris le pouvoir.

C’est certes un parti pris de montrer Gaza à travers cette bande de copains, mais ces jeunes existent. Pourquoi ne pas les montrer? Pourquoi ne pas leur donner, au moins une fois, le droit d’exister autant que les autres?

Le Centre culturel français existe aussi. Des jeunes y vont qui n’ont pas pour objectif de détruire Israël, mais simplement de se rendre la vie aussi légère que possible.

Cela dit, notre but n’était pas non plus de tout montrer: le propos n’était pas de réaliser un documentaire sur Gaza. Pourtant, à un moment donné, Naïm est en danger: il est épié, soupçonné de quelque chose par des membres du Hamas.

C’est après avoir discuté avec des gens, là-bas, que nous nous sommes dit qu’il fallait montrer cela: un personnage qui aurait pu correspondre aussi librement, sans qu’il lui arrive quoi que ce soit, n’aurait pas été crédible.

Le terminal d'Erez

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Parlez-nous de la longue séquence de la fin sur le terminal d'Erez...*

VALÉRIE ZENATTI. – Nous avons été la première équipe autorisée à filmer Erez pour une fiction. C'était en juin 2010. Nous avons obtenu une permission spéciale... pour une heure de tournage : nous avons donc tourné prise sur prise – c'était un moment assez tendu.

Cette fin pouvait être longue car elle nous semblait condenser tout ce que nous voulions raconter et parce qu'il y avait eu tout ce qu'on avait vu auparavant. En effet, il fallait déjà avoir en tête les images de Naïm rigolant avec ses copains, de Naïm sous les bombes, et de Tal, côté israélien, à la fois légère et grave, pleine d'interrogations, déchirée – oui, il fallait avoir tout cela en tête pour que la scène prenne pleinement son sens.

Nous voulions aussi que cette scène soit longue parce que, lorsqu'ils obtiennent enfin un permis de sortir de Gaza, jusqu'au dernier moment les gens ne savent pas s'ils vont *vraiment* sortir. Or, pour eux, c'est vital : ce ne sont pas des touristes. Souvent, ils n'ont jamais mis les pieds hors de Gaza, surtout les jeunes.

Nous avons envie de faire passer cette tension, cette incertitude. Les plans sont très parlants : ils nous racontent quelque chose à l'échelle

non plus seulement de Naïm, mais de Gaza et d'Israël.

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Ce terminal est-il désert ?*

VALÉRIE ZENATTI. – Oui, puisque presque personne n'obtient l'autorisation de sortir. On croit parfois que c'est un aéroport – en réalité, c'est un *checkpoint*. Il a été construit pour qu'y transitent quotidiennement soixante mille personnes, à l'époque où les Palestiniens travaillaient encore en Israël. Mais quand l'Intifada a éclaté, les autorisations ont été considérablement restreintes à cause des attentats.

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Pourquoi, pour se rendre en France, Naïm passe-t-il par Amman, la capitale jordanienne ?*

VALÉRIE ZENATTI. – Il existe deux possibilités pour sortir de Gaza : soit par Rafah, dans le sud, à la frontière égyptienne, si l'on possède un permis délivré par le Hamas. Soit par Erez, ce qui est très rare. Mais lorsque quelqu'un sort grâce au Centre culturel français, c'est par là que s'effectue le passage. C'est le directeur du Centre culturel français qui nous a raconté précisément comment cela se passait.

Aucun Palestinien n'a le droit de prendre l'avion à l'aéroport de Tel-Aviv, même Mahmoud Abbas ; il faut prendre l'avion à Amman, en Jordanie, ou côté égyptien. Et traverser Israël sans s'arrêter jusqu'à la Jordanie. Autant de réalités qui nous



Tal (Agathe Bonitzer) © TS Productions, 2011

ont paru intéressantes et que nous avons donc intégrées à l'histoire.

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Que voulez-vous dire par « traverser Israël sans s'arrêter » ? Les trajets des Palestiniens sont-ils minutés ?*

VALÉRIE ZENATTI. – Non, mais s'ils sont surpris en train de s'arrêter, le retour à la case départ est immédiat. Ils ne sont ni suivis ni escortés, mais il existe un pacte de confiance que personne ne s'aventure à briser.

Massada

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *La valeur symbolique de l'excursion à Massada est-elle perceptible par des spectateurs non avertis ?*

VALÉRIE ZENATTI. – Certains passeront sans doute à côté de l'extraordinaire valeur symbolique de Massada. À Massada, en l'an 73, les Juifs assiégés préférèrent mourir plutôt que de se rendre à l'ennemi romain.

Le parallèle fait par le jeune homme, dans le film, lorsqu'il évoque les kamikazes est celui d'un adolescent : nous n'avons cherché à rendre nos personnages ni plus intelligents, ni plus au fait de la complexité des choses qu'ils ne le seraient en réalité.

Ce qui nous intéressait, c'était de montrer qu'on ne peut se rendre nulle part dans ce pays sans se « cogner » à l'Histoire, sans que le passé trouve un certain écho dans le présent.

Tal, une jeune fille moderne à Jérusalem

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *La vision d'une jeune fille moderne dans Jérusalem va à l'encontre des clichés véhiculés par la télévision...*

VALÉRIE ZENATTI. – Nous n'avons pas cherché à démolir les clichés, mais à nous intéresser à des gens qui, d'une certaine manière, nous ressemblent, des gens qui existent et que l'on ne nous montre jamais – nous ne voyons toujours qu'un seul pan de la vérité. Ceux dont nous racontons l'histoire pourraient être des frères, des sœurs, des cousins.

On pourra dire qu'il est naïf d'imaginer qu'un tel échange puisse avoir lieu. C'est faux. Nous, nous les avons bien, ces échanges !

Langues et frontières

L'ÉCOLE DES LETTRES. – *Pour une exploitation en Suède, en Espagne ou ailleurs, ce film sera-t-il forcément sous-titré en arabe, en hébreu et en français ?*

VALÉRIE ZENATTI. – Nous avons présenté *Une bouteille à la mer* en Corée du Sud il y a quelques

semaines : le film était sous-titré en anglais et, sur la droite de l'écran, en coréen. À l'oreille, le public ne faisait pas vraiment la différence entre l'arabe, l'hébreu et le français. Mais ce qui était troublant, c'était que les Coréens accueillissent l'histoire comme l'ont accueillie les spectateurs de Quimper ou de Saint-Jean-de-Luz. Ils étaient touchés, émus, et nous disaient combien elle éveillait en eux l'écho de leur propre histoire, celle de l'infranchissable frontière avec la Corée du Nord.

Au-delà du conflit israélo-palestinien, cette histoire parle surtout de gens qui sont en avance sur leur temps. Les processus historiques prennent du temps : après la Grande Guerre, ou dans les années 1950, un jeune Français n'aurait jamais pu dire à ses parents qu'il avait un ami allemand. Aujourd'hui, la question ne se pose plus.

Tal et Naïm sont en avance sur leur temps, mais ils racontent cette histoire de frontière jadis infranchissable qui est inscrite dans chaque peuple.

Je ne suis pas contre les frontières, au contraire : une frontière signifie qu'il existera un État palestinien. La frontière signifie quelque chose que tout le monde réclame depuis des années.

Propos recueillis par Norbert Czarny

Israël, Palestine : chronologie

xv^e-xii^e siècles av. J.-C. Selon la Bible, arrivée dans le pays de Canaan d'une tribu d'Hébreux conduite par Moïse, qui s'y sédentarise. Sous les rois David et Salomon, bâtisseur du Temple de Jérusalem, le royaume hérité de Saül, le premier roi des Israélites, prospère. Au x^e siècle av. J.-C., à la mort de Salomon, il se divise en royaume de Juda au sud, autour de Jérusalem, et d'Israël, au nord.

721 av. J.-C. Les Assyriens envahissent et anéantissent le royaume d'Israël.

586 av. J.-C. Le roi babylonien Nabuchodonosor s'empare de Juda (Judée), détruit le Temple de Jérusalem et déporte à Babylone un grand nombre de Judéens.

539 av. J.-C. Le roi perse Cyrus, qui a conquis Babylone, permet au Judéens de reconstruire le Temple et de se réinstaller à Jérusalem.

Vers 63 av. J.-C. Les légions romaines de Pompée envahissent la Judée. Sièges de Jérusalem.

66-73 ap. J.-C. Première révolte juive, de 66 à 70. En 70, Titus, le fils de l'empereur Vespasien s'empare de Jérusalem après plusieurs mois de siège. Le Temple est détruit. La forteresse de Massada tombe en 73. De nombreux Juifs sont vendus comme esclaves.

135 Les Romains écrasent la dernière révolte juive et expulsent les Juifs hors de Jérusalem, qui est rasée. Seules quelques communautés juives subsistent dans le nord de la Galilée.

324-638 Pendant trois siècles, la Palestine est partie intégrante de l'Empire byzantin.

VII^e siècle Les armées arabes conquièrent la majeure partie du Proche et Moyen-Orient, dont la Palestine. Jérusalem tombe en 638. Chrétiens et Juifs sont autorisés à garder leur religion. – Construction du Dôme au Rocher (691), puis de la mosquée d'Al-Aqsa (702), là où s'élevait le temple détruit par les Romains, mais aussi où Mahomet a, selon le Coran, fait son ascension au ciel.

1099 Les croisés prennent Jérusalem. Massacres de défenseurs juifs et musulmans. Les Juifs n'ont plus le droit d'habiter la ville.

1187 Reconquête de la Palestine et de Jérusalem par Saladin I^{er}.

xiv^e siècle Des Juifs d'Espagne et d'autres régions méditerranéennes sont autorisés à s'installer à Jérusalem et dans la région.

xvi^e siècle En 1516, conquête de la Palestine par le sultan Selim I^{er}. Elle restera province de l'empire Ottoman jusqu'en 1917. Les Juifs fuyant l'inquisition espagnole sont autorisés à s'y installer.

Vers 1880 Environ 15 000 Juifs vivent en Palestine, dont la population globale s'élève à environ 450 000 personnes. – Pogroms en Russie, première vague d'immigrants juifs vers la Palestine (*aliya*).

1897 Le 29 août, le premier congrès sioniste à Bâle réunit 200 délégués juifs du monde entier. – Le principe de la création d'un État juif en Palestine est définitivement adopté en 1905.

1914 Après une deuxième *aliya* de 40 000 immigrants, la population totale de Palestine est d'environ 700 000 habitants, dont 615 000 Arabes et 85 000 à 100 000 Juifs.

1917 Alors que l'accord Sykes-Picot a déjà établi en 1916 le partage des territoires arabo-musulmans entre la France et la Grande-Bretagne, l'armée britannique s'empare de Jérusalem. Fin de la domination ottomane en Palestine. – Le 2 novembre, *déclaration Balfour*: par la plume de son ministre des Affaires étrangères, le gouvernement britannique «*envisage favorablement l'établissement en Palestine d'un foyer national pour le peuple juif*».

1919-1922 Troisième *aliya* de 35 000 Juifs de Russie et de Galicie.

1922-1928 En 1922, la Société des nations entérine la création de mandats confiés à la France (Syrie et Liban) et à la Grande-Bretagne (Palestine), décidée lors de la conférence de San Remo deux ans plus tôt. – Création de la Transjordanie, à l'est du Jourdain, qui est exclue du mandat britannique. – De 1924 à 1928, quatrième *aliya* (60 000 Juifs environ).

1929 Août: massacre à Hébron de nombreux Juifs.

1935-1936 Révolte populaire arabe, contre l'intensification de l'immigration juive et pour une autonomie administrative, à l'automne 1935. Elle se poursuit par une grève générale, qui dure jusqu'en octobre 1936 et se généralise ensuite: émeutes et attentats, affrontements avec les militaires britanniques.

1937 *La commission britannique Peel*, après enquête sur les «violences au Proche-Orient», recommande que le mandat britannique se répartisse entre un État arabe et un État juif.

1939 Mai: après deux ans de répression du soulèvement arabe, les Britanniques proposent

de limiter la vente de nouvelles terres aux Juifs et l'immigration juive et se disent favorables à la création d'un État palestinien indépendant (troisième *Livre blanc*).

1946 Le 22 juillet, attentat terroriste de l'Irgoun (sioniste) contre l'Hôtel King David, centre de l'administration britannique à Jérusalem.

1947 Refoulement vers l'Europe par les Britanniques de l'*Exodus*, qui transporte quelque 4500 rescapés de la Shoah, à son arrivée en Palestine. Les Britanniques portent la question palestinienne devant l'ONU, qui vote le 29 novembre un plan de partage. Il prévoit un État juif (55 % du territoire), un État arabe et une zone «*sous régime international et particulier*» (Bethléem et Jérusalem). En décembre, affrontements entre Juifs et Arabes dans toute la Palestine.

1948-1949 Le 14 mai, David Ben Gourion proclame la *création de l'État d'Israël*. Dès le lendemain, les États arabes (Égypte, Jordanie, Syrie, Liban, Irak), qui refusent le plan de partage, entrent en guerre contre le nouvel État. Les combats entraînent l'exode de 700 000 à 800 000 Palestiniens vers des camps de réfugiés à Gaza, en Cisjordanie, en Jordanie, au Liban et en Syrie. Au terme du conflit, en 1949, Israël a agrandi son territoire d'un tiers et occupe la partie ouest de Jérusalem, nouvelle capitale israélienne. Jérusalem-Est et la Cisjordanie sont rattachées à la Jordanie et la bande de Gaza revient à l'Égypte. – La résolution 194 de l'ONU proclame le «*droit au retour*» ou le droit à une indemnisation des réfugiés palestiniens, qui resteront lettre morte. Les pays arabes commencent à expulser les Juifs résidant sur leurs territoires. – Le 11 mai 1949, Israël devient membre des Nations unies. Les États arabes ne reconnaissent pas son existence.

1950 La «*Loi sur le retour*», votée par la Knesset, le parlement israélien, accorde la citoyenneté israélienne à tout Juif qui en

fait la demande. L'arrivée de nombreux Juifs venant des pays arabes accroît la population d'Israël.

1956 *Nationalisation du Canal de Suez* par le président égyptien Nasser. Israël, la France et la Grande-Bretagne lancent alors la campagne du Sinaï (deuxième guerre israélo-arabe, dite guerre de Suez). Les États-Unis et l'URSS les contraignent à se replier.

1959 Yasser Arafat fonde le Mouvement de libération de la Palestine (*Fatah*), qui prône la lutte armée.

1964 En janvier, au Caire, le premier sommet des chefs d'États arabes pose les bases d'une entité palestinienne. – Le 29 mai, à Jérusalem-Est, le premier Congrès national palestinien vote la *création de l'Organisation de libération de la Palestine (OLP)*.

1967 En mai, l'Égypte pénètre dans le Sinaï, demande l'évacuation des forces de l'ONU et ferme le détroit de Tiran aux bateaux israéliens. – En riposte, Israël attaque l'Égypte : c'est, du 5 au 10 juin, la *guerre des Six Jours*, troisième guerre israélo-arabe. Victoire éclair d'Israël, qui conquiert le Sinaï, la bande de Gaza, la Cisjordanie, le plateau du Golan et Jérusalem-Est. – Le 22 novembre, la *résolution 242* de l'ONU demande le retrait d'Israël de ces territoires et énonce le droit pour les États du Proche-Orient de « *vivre en paix à l'intérieur de frontières sûres et reconnues* ».

1968 En février, Yasser Arafat est désigné président de l'OLP.

1970 *Septembre noir* : en septembre, le roi Hussein, qui voit son pouvoir menacé par l'OLP, véritable État dans l'État, chasse les militaires palestiniens de Jordanie avec une extrême brutalité.

1972 Le 5 septembre, lors des *Jeux olympiques de Munich*, onze membres de la délégation israélienne sont pris en otages et assassinés, par un commando de l'organisation

terroriste palestinienne Septembre noir, formée après les événements de Jordanie.

1973 *Guerre du Kippour*, quatrième guerre israélo-arabe, 6-26 octobre. L'Égypte et la Syrie échouent à reconquérir les territoires occupés depuis la guerre des Six Jours.

1974 Le 22 novembre, l'OLP obtient le statut de membre observateur à l'ONU, qui reconnaît le droit des Palestiniens à la souveraineté et à l'indépendance

1977 Discours historique, le 20 novembre, du président égyptien *Anouar el Sadate* devant la Knesset à Jérusalem, préambule aux accords de Camp David.

1978 Le 17 septembre, *signature des accords de Camp David* entre l'Égypte et Israël, sous l'égide des États-Unis. Les relations diplomatiques entre les deux États sont normalisées. – En novembre, l'Égypte est exclue de la Ligue arabe.

1979 *Application des accords de Camp David* : l'Égypte et Israël signent un *traité de paix le 26 mars*. Le Sinaï est rendu à l'Égypte. Le premier ministre Begin et le président Sadate reçoivent le prix Nobel de la paix.

1980 La « loi de Jérusalem », qui déclare la ville capitale éternelle du peuple juif, est adoptée par la Knesset.

1981 En décembre, annexion du plateau du Golan (conquis en 1967) par Israël. – Le 6 octobre, le président égyptien *Sadate* est assassiné par un commando islamiste.

1982-1983 Le 6 juin, opération « *Paix en Galilée* » : Israël envahit le Liban pour en chasser l'OLP. Blocus de Beyrouth ouest. – En septembre, le nouveau président libanais Béchir Gemayel est assassiné. Les milices libanaises phalangistes massacrent près d'un millier de civils dans les camps de réfugiés palestiniens de *Sabra et Chatila*, sans intervention de l'armée israélienne. Le ministre israélien de la Défense, Ariel Sharon, démissionne. – En décembre 1983,

l'OLP, assiégée à Tripoli, se réfugie à Tunis. – Le 17 mai, accords de paix entre le Liban et Israël.

1984 Rapatriement de dizaines de milliers de Juifs d'Éthiopie, les Falashas (opération « Moïse »).

1985 En juin, retrait des troupes israéliennes du Liban, laissant sous le contrôle de l'Armée du Liban sud (ALS) une « zone de sécurité » sur la bande frontalière sud, d'où le Hezbollah lance régulièrement des attaques contre Israël. – Le 1^{er} octobre, l'aviation israélienne bombarde le QG de l'OLP à Tunis.

1987 Le 9 décembre, début de *la première Intifada* ou « guerre des pierres », qui s'étend de Gaza à la Cisjordanie et durera six ans.

1988 En novembre, le 19^e Conseil national palestinien (CNP, en exil) proclame *la création de l'État de Palestine* et, en validant les résolutions 181, 242 et 338 de l'ONU, reconnaît implicitement Israël. – En décembre, discours de Yasser Arafat devant l'Assemblée générale de l'ONU, qui reprend les déclarations du CNP et confirme sa condamnation du terrorisme. – En juillet, la Jordanie renonce officiellement à sa souveraineté sur la Cisjordanie au profit de l'OLP.

1989 Entre 1989 et 1992, 500 000 Juifs d'Union soviétique émigrent en Israël.

1990 Invasion du Koweït par l'armée irakienne le 2 août : début de la *guerre du Golfe*.

1991 Le 30 octobre, *conférence de paix à Madrid*, qui réunit Israéliens, Palestiniens, Jordaniens et Syriens.

1992 Victoire, en juin, des travaillistes aux élections législatives en Israël. *Itzhak Rabin* est nommé premier ministre. Le 27 avril, pour la première fois, des observateurs de l'OLP assistent à une session de pourparlers à Washington. Des incidents répétés entre le

Hamas et Israël compromettent l'évolution du processus de paix.

1993 Le 19 janvier, abrogation de la loi interdisant tout contact avec l'OLP. – Le 13 septembre, poignée de main historique entre Itzhak Rabin et Yasser Arafat : Israël et l'OLP signent à Washington une déclaration de principe (« *Oslo I* ») sur une autonomie palestinienne progressive.

1994 Le 25 février, assassinat de vingt-neuf Palestiniens par un colon juif extrémiste à *Hébron* en Cisjordanie, suivi d'émeutes, durement réprimées. – Au printemps, premiers attentats kamikazes du Hamas et du Jihad islamique. – Après un protocole sur leurs relations économiques en avril, Israël et l'OLP signent, le 4 mai au Caire, un *accord sur l'autonomie de la bande de Gaza et de Jéricho*. Les autorités palestiniennes s'y installent. – Le 14 octobre, Arafat, Rabin et Peres reçoivent le prix Nobel de la Paix. Le 26 octobre, signature d'un traité de paix israélo-jordanien à Amman.

1995 Le 28 septembre, *l'accord dit d'« Oslo II »* étend l'autonomie palestinienne en Cisjordanie, découpée en trois zones, et prévoit un retrait progressif des Israéliens. – Le 4 novembre, *assassinat d'Itzhak Rabin* par un juif extrémiste partisan du Grand Israël.

1996 Le 20 janvier, premières élections directes du Conseil de l'autonomie palestinienne : Yasser Arafat est élu président de l'Autorité palestinienne. – En février-mars, séries d'attentats en Israël revendiqués par le Hamas. – Le 24 avril, le parlement palestinien en exil, réuni pour la première fois en Palestine, reconnaît pleinement le droit à l'existence de l'État d'Israël. – Le 29 mai, le chef de la droite nationaliste *Benyamin Netanyahu*, opposé aux accords d'Oslo, devient premier ministre. – Le 24 septembre, affrontements meurtriers entre l'armée israélienne et manifestants palestiniens après l'ouverture par Israël d'un tunnel sous

l'Esplanade des Mosquées (Jérusalem-Est), troisième lieu saint de l'islam (plus de 70 morts). – Le 8 octobre, première visite officielle de Yasser Arafat en Israël.

1997 En janvier, accord entre Netanyahu et Arafat sur un retrait partiel israélien de la ville d'Hébron.

1998 Après des mois de tensions et de crises autour du retrait partiel de Cisjordanie (nouvelle colonie juive près de Bethléem, plan du Grand Jérusalem de Netanyahu entériné par le gouvernement israélien...) et de graves incidents (attentats du Hamas, affrontements à Gaza le 14 mai), le processus de paix est dans l'impasse. – Le 23 octobre, accord entre Arafat et Netanyahu à *Wye River* (États-Unis) : 13 % de la Cisjordanie sous autorité israélienne doivent encore être transférés à l'administration palestinienne, laquelle s'engage à réprimer davantage le terrorisme.

1999 En mai, élection du travailliste *Ehud Barak* au poste de premier ministre israélien. Le 4 septembre, signature des accords de *Charm-el-Cheikh* (Égypte), qui redéfinissent le calendrier des retraits israéliens de Cisjordanie décidés à *Wye River*.

2000 Mi-mai : violents heurts entre l'armée israélienne et les Palestiniens à l'occasion de la commémoration de la « *nakba* » (la « catastrophe », c'est-à-dire la création de l'État d'Israël). – Fin mai, l'armée israélienne quitte le Sud-Liban. – En juillet, échec du sommet israélo-palestinien de *Camp David II*. Aucun accord n'est conclu entre les deux parties. – Le 28 septembre, visite d'Ariel Sharon sur *l'Esplanade des Mosquées*. Les manifestations de Palestiniens, le lendemain, et leur répression, marquent le début de la « nouvelle Intifada ».

2001-2002 En janvier 2001, les négociations israélo-palestiniennes à *Taba*, en Égypte, s'achèvent sans accord. – Le 6 février, victoire électorale du Likoud :

Ariel Sharon devient premier ministre israélien. – En décembre, série d'attentats suicide palestiniens. En représailles, opération « *Rempart défensif* » (mars-avril 2002) : l'armée israélienne occupe de nouveau la Cisjordanie. Le QG d'Arafat, déclaré « hors-jeu » par Ariel Sharon, est en partie détruit. – Résolution 1397 du Conseil de sécurité l'ONU, qui préconise l'existence d'un État palestinien à côté d'Israël. – En juin, le gouvernement israélien entreprend l'édification d'une *barrière de séparation entre Israël et la Cisjordanie*, déclarée illégale par la Cour internationale de justice en juillet 2004. – En septembre, une résolution de l'ONU exige la fin du siège de Ramallah et de la réclusion d'Arafat, ainsi que la comparution devant la justice palestinienne des auteurs d'attentats terroristes.

2003 En mars, *Mahmoud Abbas* est nommé premier ministre palestinien. Publication de la « feuille de route » élaborée par le Quartet (États-Unis, Russie, Nations unies et Union européenne), qui prévoit la création d'un État palestinien en 2005. – En décembre, signature du « *Pacte de Genève* », plan de paix non officiel rédigé par une cinquantaine de personnalités politiques et intellectuelles israéliennes et palestiniennes.

2004 En octobre, la Knesset et le gouvernement approuvent le plan d'Ariel Sharon de *démantèlement des colonies de la bande de Gaza* et de quatre autres en Cisjordanie. – En mars, *mort du sheikh Ahmed Yassine*, fondateur du Hamas, lors d'un raid israélien à Gaza. Son successeur Abdelaziz al-Rantissi est tué à son tour dans un raid aérien le 17 avril. – En juillet, violents affrontements interpalestiniens à Gaza, sur fond de lutte pour le pouvoir entre réformateurs et « vieille garde ». – En septembre, opération « *Jour de pénitence* » sur le nord de la bande de Gaza lancée par Israël pour mettre fin aux tirs de roquettes du Hamas. – Le 11 novembre, *mort d'Arrafat* à Paris.

2005 En janvier, *Mahmoud Abbas*, leader du Fatah, est élu président de l'Autorité palestinienne. Il obtient du Hamas, du Jihad islamique et du Fatah une trêve temporaire des attaques anti-Israéliennes et mobilise les forces de police palestiniennes contre les attaques terroristes. L'armée israélienne renonce aux « liquidations ciblées » d'activistes palestiniens dans les territoires ainsi contrôlés. – Le 8 février, au *sommet Charm El-Cheikh*, en Égypte, Ariel Sharon et Mahmoud Abbas annoncent la fin des violences entre Israël et les Palestiniens. – En août, *évacuation des implantations israéliennes dans la bande de Gaza*. Les dernières installations militaires israéliennes en sont retirées en septembre. – Le 25 novembre, ouverture de la frontière entre la bande de Gaza et l'Égypte.

2006 Le 25 janvier, victoire du Hamas, face au Fatah, aux élections législatives palestiniennes. – En février, sanctions économiques d'Israël contre l'Autorité palestinienne. – Le 28, vaste offensive israélienne dans la bande de Gaza. 64 responsables du Hamas sont arrêtés. – Nouvelle offensive dans le nord de la bande de Gaza début juillet. – Du 12 juillet au 14 août, *guerre du Liban*: offensive israélienne après une attaque du Hezbollah à la frontière; bombardements de Beyrouth et du Liban-Sud, blocus aérien et maritime; tirs de roquettes du Hezbollah sur le nord d'Israël. – En novembre, Israël attaque le nord de la bande de Gaza. Le 26, accord sur un cessez-le-feu.

2007 Le 15 juin, après de violents combats avec le Fatah, le Hamas prend le pouvoir dans la bande de Gaza, déclarée par Israël « entité hostile ». – Fin novembre, conférence d'Annapolis aux États-Unis entre le premier ministre israélien Ehud Olmert et Mahmoud Abbas.

2008 De fin février 2008 à janvier 2009, les attaques du Hamas et les ripostes massives d'Israël (opérations « Hiver rude » en février/mars, puis « Plomb durci » le 27 décembre après une trêve de six mois, offensive terrestre israélienne le 3 janvier) se succèdent, faisant des très nombreuses victimes civiles dans la bande de Gaza.

2009 Le 18 janvier, annonce d'une trêve unilatérale par Israël, suivie par le Hamas, qui donne une semaine à Israël pour se retirer de Gaza. – En septembre, le rapport de Goldstone, approuvé par l'ONU en novembre, fait état de violations du droit humanitaire international par Israël lors de sa dernière opération militaire à Gaza. – En février, Benjamin Nethanyahou est chargé de former un nouveau gouvernement.

2010 En mars, décision d'Israël de construire 1600 nouveaux logements à Jérusalem-Est. – Le 31 mai, l'arraisonnement de la « Flottille de la liberté », avec laquelle des militants pro-palestiniens acheminaient de l'aide humanitaire à Gaza, malgré le blocus, provoque 9 morts. L'embargo sera assoupli en juin. – Le 2 septembre, reprise de pourparlers à Washington entre Abbas et Netanyahou.

2011 Fin avril, réconciliation du Hamas et du Fatah. – Le 23 septembre, Mahmoud Abbas demande la reconnaissance d'un État palestinien dans les frontières de 1967 à l'ONU. – Netanyahou déplore cette initiative « unilatérale » tout en appelant à poursuivre les négociations pour la paix. – Le 31 octobre, la Palestine devient le 195^e membre de l'Unesco. Les États-Unis suspendent leur contribution à l'organisation.



TS PRODUCTIONS PRÉSENTE

UNE BOUTEILLE À LA MER

un film de THIERRY BINISTI

avec AGATHE BONITZER - MAHMOUD SHALABY - HIAM ABBASS

D'après "Une bouteille dans la mer de Gaza" de VALÉRIE ZENATTI Éditions l'École des Loisirs **diaphana**

UN LIVRE ET UN FILM QUI PEUVENT ÊTRE ÉTUDIÉS EN CLASSE ET QUI RECOUPENT LE PROGRAMME DE FRANÇAIS ET D'HISTOIRE À PARTIR DE LA QUATRIÈME.

Les thèmes abordés

- la relation épistolaire
- l'amitié possible entre une adolescente israélienne et un adolescent palestinien
- l'apprentissage du français, comme la conquête d'un espace de liberté
- la vie quotidienne des jeunes Israéliens et des jeunes Palestiniens

PLUS D'INFORMATIONS SUR LE SITE www.unebouteillealamer-lefilm.com

- Découvrez la liste des salles proches de votre établissement, ainsi que leur coordonnées pour organiser une projection scolaire.
- Téléchargez gratuitement les deux dossiers pédagogiques du film.

STUDIO
ciné live

AU CINÉMA
LE 8 FÉVRIER 2012



Une bouteille
dans la mer de Gaza,
de Valérie Zenatti,
du livre au film

LE ROMAN

LE FILM :
« UNE BOUTEILLE À LA MER »

ENTRETIEN
AVEC VALÉRIE ZENATTI

CHRONOLOGIE DES RELATIONS
ISRAËLO-PALESTINIENNES

Couverture :
Nâim (Mahmoud Shalaby)
et Tal (Agathe Bonitzer)
© TS Productions, 2011

l'École des lettres

11, rue de Sèvres, 75006 Paris

www.ecoledeslettres.fr

www.ecoledeslettres.fr/blog

CPPAP 1115 T 85664

ISSN 0761-3903

ISBN 978-2-211-11525-4